

ciétés qui meurent portent dans leur chair les germes des sociétés qui doivent les remplacer. Dès à présent, l'instituteur syndicaliste saura faire passer dans les faits, dans l'éducation et dans la vie sociale, quelques-uns des germes, quelques-unes des leçons d'héroïsme, de foi, de fraternité et d'espérance contenues dans ce livre.

Notre époque, plus qu'une autre, a besoin d'un tel livre, elle si battue dans sa foi et dans son espérance, dans ses amours et dans l'amour de soi qu'est le courage de vivre. La classe ouvrière est atteinte aussi par cette gangrène universelle, mais elle n'obtiendra de vaincre que dans la mesure où elle échappera au mal. Le livre de Thierry ne servira pas seulement aux éducateurs. J'ai confiance qu'il aidera plus d'un jeune travailleur, de ceux dont la curiosité est la plus ardente, de ceux dont l'existence est la plus sombre, à voir clairement et vaillamment la route, à se libérer, pour son profit et le profit de tous, d'un individualisme refermé sur lui-même et menacé soit par l'adaptation des déclassés parvenus, soit par la révolte solitaire et sans portée.

Il ne devait être question ici que des *Réflexions sur l'Education*, non de Thierry que je n'avais pas connu. Je veux parler cependant, à la dernière page, de ce héros.

« De mon caractère, disait Thierry, dans ses *Nouvelles de Vosves*, vous n'avez besoin de connaître qu'un seul trait : je tâche de faire attention. » Je pense bien, que ce trait suffit. L'attention, c'est toute l'éducation, c'est la science et c'est l'art, et c'est la vie sociale : si la moitié des travailleurs faisaient attention, ils auraient tôt fait la révolution, ou mieux, ils n'auraient plus besoin de la faire, elle serait faite. Je pense bien qu'une attention comme celle-là suffit à expliquer un homme.

Un exemple dans ce livre. Thierry professeur, Thierry, fils d'ouvrier, doit y traiter de l'éducation paysanne. Voyez, ici autant qu'ailleurs, avec quelle activité et avec quelles précautions il se renseigne, avec quelle activité et avec quelles précautions il pense et domine son sujet. Sa forte intelligence, vigilante, passionnée, loyale, porte à la fois sur tout. Sans doute, il pourra se tromper : « Je puis me tromper... Au moins je me serai trompé nettement. » Rare et grande parole de probité, d'intelligence aussi, car de telles erreurs, jamais médiocres, restent fécondes, plus que des demi-vérités, fuyantes et inertes ; elles restent le chemin des trouvailles de vérité.

Probité, il a la première de toutes, celle que beaucoup méprisent, et qui est indispensable à tous. Sa première demande aux travailleurs, pour qu'ils se sauvent, est qu'ils aiment leur métier, le métier, le travail. Voyez, dans les *Nouvelles de Vosves*, combien, lui premier, il aimait son métier, ce métier dont il savait mieux que quiconque les ridicules et la vanité. Il n'était pas malin, il ne connaissait pas d'autre moyen d'accomplir quoi que ce fût, et ce qu'il demandait aux autres, il voulait d'abord l'obtenir de soi. Lisez ces listes d'ouvrages, à la fin de ce volume, je ne veux pas dire : parcourez, mais étudiez ce catalogue admirable que la guerre n'a pas périmé, étudiez ce témoin d'un travail formidable non seulement par son nombre, mais par son ordre : l'homme qui l'a composé, n'eût-il rien écrit d'autre, avait son mot à dire sur le travail.

Que les amateurs d'âmes, princes peut-être de la jeunesse écrivassière d'aujourd'hui, se penchent s'ils veulent sur cette âme qui étonne et distrait leur ennui. Quoi qu'ils fassent, elle n'est pas des leurs. Thierry n'était pas un amateur, il n'était pas désintéressé, il n'était pas libre : ce n'était pas un bon intellectuel. Il pensait que deux ou trois choses existaient dans la vie, valant que l'on crût en elles et que l'on vécût pour les servir. Il voulait bien parcourir l'espace et le passé, mais ce n'était pas pour se désennuyer, il ne s'ennuyait pas, c'était pour rapporter de quoi mieux croire et mieux servir.

Il fallait, pour être Thierry pensant et écrivant ce livre, plus que le courage, qui n'est pas facile, de débayer avec une sincérité impitoyable (et modeste, ni emportée ni criarde). Il fallait plus que savoir voir ce qui n'allait pas, et plus que comprendre et savoir où se diriger. Il fallait (nous parlions de contradiction tout à l'heure) une certaine position contradictoire et à peu près irréalisable un certain hasard et une certaine vertu. Ceci simplement : se sentir, sans faire semblant, sans faire exprès, de plein pied avec le peuple, — le peuple d'où l'on est sorti par les conditions de la vie. Ce n'est pas fréquent. Ce n'est pas facile. C'est presque impossible. Mais quand, par un miracle, ça y est, tout alors devient extrêmement facile et simple, plus besoin d'aucune de ces flatteries, d'aucune de ces atténuations, d'aucune de ces précautions, de ces mensonges, qui corrompent toute l'œuvre et la font pire que vaine. Alors on peut travailler, alors on peut servir. Le miracle, on peut se le procurer sur commande, mais il se paie : Thierry l'avait nommé le refus de parvenir.

Voici un livre pour le prolétariat. Faut-il nous défendre d'avoir étriqué, en la réservant pour le prolétariat, une œuvre adressée à tous ? Nous dirions que nous avons refait volontairement un choix qu'avait fait volontairement Thierry et que seulement ainsi, loin d'étriquer son œuvre, on peut lui garder sa large et vraie valeur de vie. Ce livre d'amour veut renverser pour créer. Il n'est pas fait pour les bénéficiaires du régime qu'il veut renverser.

Albert Thierry a été frappé par la mort. Par-delà sa mort, il a été frappé par des hommes réellement affreux. Ses dernières semaines — quelles semaines pour tous, celles qui commencent au 31 juillet 1914 ! — ont été dressées contre toute sa vie, contre l'âme criante de son œuvre. Pour cela, on a retenu, avec ses écrits de guerre, ses seuls écrits de pure littérature, et on les a exaltés. Nous admirons aussi *L'Homme en proie aux enfants*, et le *Sourire Blessé* dont quelques pages sont les images des présentes *Réflexions* et sont des chefs-d'œuvre. Nous admirons l'artiste, dont l'art, sa richesse, son frémissement, sa clarté, son humour ne manquent pas dans les *Réflexions*. Mais qui lit un tel livre, où un homme a pu mettre tant de soi, dira : Voilà le testament de cet homme. Et ce testament a été écrit, a été vécu pour les ouvriers. Au fronton d'une telle œuvre, nous pouvons adapter, pour l'homme tombé dans la guerre des nations, l'adieu nu et magnifique inscrit par Lissagaray sur le chemin de croix de Varlin : Ce mort, quelle qu'ait été sa mort, par toute sa vie il appartient aux ouvriers.

MARCEL MARTINET.